

Espérance dans le désert : leçons de nos frères et sœurs

fr. Timothy Radcliffe OP, docteur honoris causa

de la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg (2016)

Fribourg, 1^{er} décembre 2016

Je suis profondément ému d'être ainsi honoré par l'Université de Fribourg. J'ai connu Fribourg presque au début de ma vie dominicaine. J'y suis venu la première fois vers la fin des années soixante. J'ai passé deux nuits à l'Albertinum, alors que je faisais du stop en habit entre Oxford et Rome. J'ai été accueilli par un Dominicain Irlandais, mais il avait si honte de mon habit crasseux qu'il a cherché à m'empêcher de rencontrer la communauté en me portant un plateau-repas dans ma chambre. Mais les frères n'ont pas été plus scandalisés que par tout ce que j'ai pu faire depuis lors.

Mon retour à Fribourg me fait penser à tant de frères qui ont enrichi ma vie, et qui sont déjà partis vers le Seigneur : le fr. Servais Pinckaers, ce frère si gentil, et son livre merveilleux *Les Sources de la morale chrétienne* ; Marie Humbert Vicaire et mon ami Guy Bedouelle, avec leurs travaux sur l'histoire de l'Ordre ; Józef Maria Bocheński, qui aimait taquiner les frères français et faire peur à tout le monde avec ses acrobaties aériennes. Et tant d'autres. Et bien entendu Guido Vergauwen, votre Recteur émérite toujours bien actif, dont la présence au sein du Conseil Généralice de l'Ordre fut extrêmement revigorante et stimulante.

Je dois aussi reconnaître l'influence de la Faculté de Fribourg sur le catholicisme britannique. Des générations de prêtres diocésains britanniques sont venus étudier ici, y compris mon oncle Harry. Il était au Collège Anglais à Rome, mais quand Mussolini est venu au pouvoir, il est parti pour Fribourg. Nous avons toujours les lettres qu'il écrivit à mon grand-père. Son seul grief était que le café à l'Albertinum était trop léger, mais je suis heureux de pouvoir dire que cela s'est amélioré.

Le plus influent de vos *alumni* britanniques fut à coup sûr l'Archevêque bénédictin de Westminster, le Cardinal Hume, venu à Fribourg en 1947. Au début, il avait peur de ne rien comprendre aux cours donnés en latin. Mais son séjour à Fribourg l'a transformé. Il a découvert que nous étions faits pour la joie de la vision de Dieu. Il a écrit ces mots : « Quelle expérience ce serait si je pouvais savoir quelle est la plus belle de toutes les plus belles choses. Ce serait la plus haute de toutes les expériences qui procurent la joie, un plein

épanouissement. Or, cette chose la plus belle de toutes, c'est ce que j'appelle Dieu¹. » Il prit connaissance de l'œuvre des théologiens dominicains français qui ont pavé la route vers le deuxième Concile du Vatican. Tout cela l'a façonné pour le rôle extraordinaire qu'il devait assumer plus tard comme maître spirituel favori de la nation. Aussi, la raison principale de ma présence ici aujourd'hui est de vous remercier pour l'impact immense que la Faculté de Fribourg a eu, non seulement dans ma vie et dans celle de l'Ordre, mais aussi dans celle de toute la chrétienté de Grande-Bretagne. Merci !

Mais, malheureusement pour vous, je dois aussi donner une conférence ! J'avais pensé parler de la relation entre saint Dominique et saint Thomas. Mais cela aurait consisté à « apprendre à un vieux singe à faire des grimaces » (comme on dit en anglais : « to teach my grandmother to suck eggs »). C'est alors que le frère Luc Devillers m'a dit que c'était aujourd'hui le centième anniversaire de la mort du bienheureux Charles de Foucauld. Cette année, nous commémorons aussi le vingtième anniversaire du martyre de notre frère Pierre Claverie. Aussi j'aimerais célébrer ces événements en parlant de la façon dont nos frères et sœurs qui vivent dans le monde arabe du Maghreb ou du Proche-Orient peuvent nous enseigner comment garder l'espérance en ce temps de crise globale.

Je dois avouer que j'en sais encore moins sur ce sujet que ce que je connais de saint Thomas d'Aquin ! Je ne suis pas un expert en Islam, ni sur la politique du Proche-Orient. Mais il se trouve que j'ai pu visiter l'Algérie à deux reprises au cours des deux dernières années, ainsi que l'Égypte, la Turquie, le Liban, l'Irak et la Syrie. Mes visites furent brèves, mais les chrétiens de ces lieux de souffrance m'ont aidé à mieux comprendre ce qu'espérer veut dire. Voilà ce que j'aimerais partager avec vous aujourd'hui.

La promesse du Seigneur en Isaïe 35, 1, est que « le désert se réjouira et fleurira ». Dans les déserts humains de notre monde, créés par la violence et la haine, on peut parfois saisir les signes du printemps de Dieu. En Algérie je suis allé voir la tombe de l'évêque Pierre Claverie, notre frère dominicain, ainsi que le cimetière où sont inhumées les têtes des moines de Tibherine, dont les derniers jours ont été retracés dans *Des hommes et des Dieux*. Ces deux lieux sont d'habitude couverts de fleurs. Ils sont devenus des lieux de pèlerinage pour chrétiens et musulmans ; et donc, aussi, des signes d'espérance.

¹ *To be a Pilgrim*, Maynooth, 1984, p. 39.

Prier

La première manière d'exprimer notre espérance est, bien entendu, la prière. Nous prions avec la confiance que le Seigneur nous entend et nous répondra. La prière se fait plus instante en présence de la mort. Nous prions Notre Dame pour obtenir son aide « maintenant et à l'heure de notre mort ». Herbert McCabe, un dominicain anglais, a écrit : « Des gens sur un bateau en train de sombrer peuvent se plaindre de beaucoup de choses, mais pas d'avoir des distractions dans leurs prières². »

J'ai visité Bagdad en 1998, alors qu'une « zone d'exclusion aérienne » était imposée à tout le pays par les Américains et les Britanniques. J'ai passé une nuit blanche après avoir appris qu'on attendait un raid de bombardement par les États-Unis et le Royaume-Uni. Pour moi, ça aurait été *irritant* d'être tué par une bombe britannique ! Au petit-déjeuner, le lendemain, je discutais avec un des frères, Youssef, qui est maintenant l'Archevêque de Kirkouk. Je lui ai demandé s'il se faisait du souci à l'idée d'être tué. Il m'a répondu : « Si tu vis avec la mort depuis si longtemps, tu ne te fais pas de souci à l'idée de mourir. La seule question est de savoir si tu crois à la résurrection ! » Quand on vit en permanence sous une menace de mort, les petits soucis qui dominent si souvent la vie – comme : « Que vais-je manger au dîner ? », ou « Vais-je recevoir une bonne critique pour mon livre ? » – sont vite effacés.

Par-dessus tout, on découvre ce que « célébrer l'Eucharistie » veut dire. Il y a une année, je me suis rendu brièvement en Syrie avec une petite délégation, conduite par Mairead Maguire, qui a reçu le Prix Nobel de la Paix pour son travail en Irlande du Nord. Nous logions dans un Carmel à mi-chemin entre Damas et Homs. La ligne de front avec Daesh n'était qu'à trois ou quatre kilomètres. Toute la nuit nous avons été tenus en éveil par le bruit des tirs. Je partageais une chambre avec un prêtre anglican qui ronflait héroïquement. Mais au moins, quand les canons ont tiré à environ 100 mètres de notre chambre, il s'est réveillé pour un bref moment ! Chaque matin, la cloche sonnait pour l'Eucharistie, et je me suis demandé ce qu'en pensaient les djihadistes quand ils l'entendaient depuis leur camp.

Jésus a célébré la dernière Cène en s'appêtant à affronter sa passion et sa mort. Il a transformé son assassinat en don de la vie éternelle. Chaque fois que nous célébrons le Repas du Seigneur, nous le faisons face à la mort, notre mort et celle de ceux pour qui, partout dans le monde, l'heure est venue. Habituellement, cette vérité est cachée à mon esprit ; mais en

² *God, Christ and Us*, London, 2003, p. 106.

Syrie, alors que nous étions réunis dans la chapelle, cette vérité a été à nouveau dévoilée. Cette expérience m'a été d'un grand secours l'été dernier, alors que je venais de subir deux interventions pour un cancer et que l'ombre de la mort s'était faite plus sombre pendant un moment.

Peut-être est-ce pour cela que les habitants de zones de souffrance célèbrent vraiment l'Eucharistie avec une joie que nous ne voyons pas toujours en Occident. La signification profonde de l'Eucharistie est alors palpable, c'est l'Alliance pour la vie éternelle. Alors, aller à la messe n'est plus une obligation, parfois pénible et ennuyeuse, mais la joie de ceux pour qui la mort a perdu son aiguillon.

Chants et musique

L'évangile de Marc nous dit que le repas pascal de Jésus s'est conclu par le chant d'un psaume, avant qu'il n'entre dans sa passion : « Après le chant des psaumes, ils partirent pour le mont des Oliviers » (Mc 14,26). C'était probablement la deuxième partie du Hallel, les Psaumes 113 à 118 dans lesquels nous louons Dieu « car éternel est son amour ». Jésus affronte la mort avec un chant. Quand les sœurs dominicaines ont fui Mossoul et Qaraqosh lors de l'invasion par Daesh, elles ont construit un nouveau couvent à Ankawa, au milieu des camps où elles exercent leur ministère auprès des réfugiés, chrétiens, musulmans et Yézidis. La beauté de leur chant des psaumes en arabe me hante encore.

C'est ainsi que nous, chrétiens, avons l'habitude d'affronter la souffrance et la mort : avec des chants et de la musique. Les martyrs ont toujours terminé leur vie en chantant. En février 2015, quand vingt-et-un chrétiens coptes égyptiens ont été décapités sur une plage de Libye, ils sont morts en chantant pour Jésus.

Quand un de nos frères dominicains est en train de mourir, c'est notre tradition que la communauté se rassemble autour de son lit et chante le *Salve Regina*. Parfois, certes, on entend dire qu'un frère a ouvert un œil en se demandant si nous n'étions pas un peu pressés ! J'espère qu'à l'heure de ma mort, la dernière chose que j'entendrai sera le chant de mes frères, si possible sans fausses notes !

J'ai quitté brusquement Jérusalem pour être avec mon père quelques jours avant sa mort. Je lui ai demandé s'il y avait quelque chose que je pouvais faire. Il m'a demandé d'apporter son

walkman afin qu'il puisse entendre *Le Requiem* de Mozart et *Les Sept dernières Paroles du Christ en Croix* de Haydn.

Peut-être est-ce une réaction universelle face à la mort. Ce n'est que par le chant et la musique que nous pouvons exprimer notre espérance face au silence de la mort. L'opéra de Tansey Davis *Entre des Mondes (Between Worlds)*, a été créé en 2015. Il évoque la destruction des Tours Jumelles (Twin Towers) à New York le 9 septembre 2001. Certaines personnes ont été choquées que quelqu'un puisse composer un opéra au sujet d'un événement aussi horrible, mais peut-être était-ce la seule façon d'affronter sa brutalité. L'auteur du livret, Nicholas Drake, a dit : « Nous pensions que donner une place au cœur du drame au pouvoir transformateur de la musique pourrait nous permettre de mesurer l'ampleur de la tragédie du 11 septembre, et peut-être de découvrir une sorte de rayon de lumière dans cette obscurité. Il semble que la musique a pu aider quelques personnes ce jour-là. Un responsable de la sécurité a chanté des hymnes aux gens qui descendaient les escaliers pour leur donner du courage. Des proches, qui ne savaient pas trop que dire au téléphone à ceux qu'ils aimaient, ont entonné des chants avec eux. »

Un jour d'avril 2015, dix-neuf personnes furent tuées par des voitures piégées dans l'ouest de Bagdad. Karim Wasfi, le directeur de l'Orchestre Symphonique National d'Irak, est allé sur le lieu de la première explosion avec son violoncelle, et au milieu des décombres il a joué une pièce de sa composition intitulée « Un air mélancolique pour pleurer Bagdad » (« Baghdad Mourning Melancholy »). Il a dit par la suite : « Je voulais montrer ce que peut être la beauté devant le spectacle hideux des voitures-suicides, et exprimer mon respect pour les âmes des victimes. » Depuis ce jour, il a joué sur d'innombrables sites bombardés de la ville.

Je pourrais poursuivre et parler encore, par exemple, de la façon dont les gens affamés de Leningrad ont joué la Septième Symphonie de Chostakovich quand la ville était assiégée par leurs ennemis. Chanter et faire de la musique fait partie de la vie ordinaire chrétienne, mais c'est seulement dans des situations de souffrance et de danger mortel que l'espérance profonde est dévoilée.

Mais nous devons nous tourner vers une autre manière qu'ont nos frères et sœurs de témoigner de leur espérance. Une manière qui est proche de la vôtre ici à Fribourg : **ils enseignent !**

Enseigner

Dans tout le Proche-Orient, dans les villes en ruines et dans des camps de réfugiés, vous trouverez des chrétiens qui enseignent. Dans la zone de guerre qu'est Bagdad, les sœurs dominicaines dirigent toujours deux écoles qui sont ouvertes aux enfants de toutes religions. Frère Youssif Mirkis OP, l'actuel Archevêque de Kirkouk, fonda l'Académie des Sciences humaines de Bagdad. Il y a cinq cents étudiants, la plupart musulmans. Ils étudient la philosophie, la sociologie, et l'anthropologie, ou encore l'anglais et le français. Est-ce fou d'assister à des cours sur Wittgenstein ou sur l'économie, tandis que Daesh décapite des gens ? Mais, au cœur de cette violente tempête, l'Église doit se cramponner à sa confiance en la raison. Le logo de cette Académie de Bagdad est le blason dominicain, avec au centre un crayon qui soutient un grand point d'interrogation. Ici, il n'y a pas de questions interdites. Un frère de ma province, Vincent McNabb, disait aux novices : « Pense à n'importe quoi, mais pour l'amour de Dieu pense³ ! »

Nous avons visité Homs en Syrie l'année dernière, en novembre. La ville était largement détruite. Nous avons prié près de la tombe du jésuite hollandais Frans van der Lugt, qui avait refusé de quitter la ville quand la violence a commencé en 2014. Le 7 avril, quelqu'un est entré dans le jardin et l'a abattu. Lors de notre visite, nous avons rencontré un autre jésuite qui faisait la classe aux enfants. Il était un peu perplexe, mais il était là, fidèle à son poste. Malgré les désastres, l'enseignement continue. L'étude est une des façons d'exprimer notre espérance.

L'étude, surtout dans des moments de crise, exprime notre espérance qu'à la fin tout fera sens. Une souffrance atroce peut nous pousser à douter que tout puisse avoir une signification. Quand le bienheureux Oscar Romero, Archevêque de San Salvador, a visité le lieu d'un massacre perpétré par l'armée salvadorienne, il a découvert le corps d'un jeune garçon gisant dans un fossé. « Ce n'était qu'un gamin, au fond du fossé, le visage tourné vers le ciel. Tu pouvais voir les trous faits par les balles, les bleus dus aux coups, le sang séché. Ses yeux étaient ouverts, comme s'il demandait pourquoi il est mort et ne comprenait rien⁴. » Le

³ Anniversary Sermon for Fr Vincent McNabb' by Hilary Carpenter OP, in F.E Nugent (ed.), *A Vincent McNabb Anthology: Selections from the Writings of Vincent McNabb O.P.*, London, 1955, p. ix.

⁴ Scott Wright, *Oscar Romero and the Communion of Saints*, Orbis, New York, 2009, p. 37.

désespoir est l'effondrement de tout sens. Vaclav Havel, ancien dramaturge et Président de la République tchèque, affirmait que « l'espoir n'est pas la conviction que quelque chose finira bien, mais la certitude qu'elle a un sens, indépendamment du résultat⁵. »

Primo Levi décrit comment un jour, à Auschwitz, il avait si soif qu'il cassa un glaçon afin de pouvoir le sucer : « Un garde grand et corpulent, qui rôdait dans le coin, me l'arracha brutalement. – “Warum?”, “Pourquoi ?”, lui ai-je demandé dans mon pauvre allemand. “Hier ist kein Warum”, “Ici il n'y a pas de Pourquoi”. »

Enseigner dans les camps d'Irak ou de Syrie, dans des bidonvilles urbains pleins de pourriture ou à Fribourg, est une expression de notre espérance que d'une manière ou d'une autre, en fin de compte, tout aura un sens, même si maintenant, nous n'avons qu'un minuscule aperçu de la façon dont cela se fera. Cela nous prépare pour la révélation ultime, lorsque nous verrons Dieu face à face. Saint Paul dit : « À présent, je connais d'une manière partielle ; mais alors je connaîtrai comme je suis connu » (1 Co 13,12). L'étude est l'anticipation de cette révélation finale, du jour où tout pourra être compris. Peut-être est-ce pour cela que les Juifs, qui ont incroyablement souffert, sont un peuple dédié à l'étude, et que leur lieu de culte s'appelle en yiddish « shul », une école.

Aussi l'étude, en ce qu'elle a de meilleur et de plus profond, est intrinsèquement opposée à la violence. Il y a un mois, un documentaire d'Alain Curtis, intitulé *Hypernormalisation*, était programmé sur la BBC. Sa thèse est que, depuis les dernières décennies, la politique mondiale bat en retraite face à la complexité. Notre monde globalisé est devenu si complexe qu'il est presque impossible de prédire les conséquences de nos actions, et ainsi dans la plupart des cas la politique ne cherche pas à mener à bien quoi que ce soit. La politique est pratiquement devenue une affaire de gestion d'impressions subjectives. Ce qui compte, ce n'est pas la vérité, mais ce que les gens pensent être vrai.

Stephen Colbert, un comédien Américain a inventé un nouveau mot : « truthiness ». Je ne sais pas comment vous pouvez traduire cela en français ! Frère Luc me suggère « vérité ». Ben MacIntyre, chroniqueur au journal *The Times*, a écrit : « “Truthiness” signifie tout ce qu'une personne prétend connaître par intuition, sans rapport avec une expérience réelle ou avec des faits⁶. » Si vous *sentez* que quelque chose est vrai, ou devrait être vrai, alors cela devient vrai « pour moi ». C'est « ma vérité ».

⁵ Cité par Seamus Heaney, *Redress of Poetry*, London-New York, 1995, p. 4.

⁶ Cité par Ben MacIntyre, dans *The Times*, Londres, 18 avril 2008, p. 19.

Ce recul face à la complexité est lié au pouvoir des médias sociaux. Les messages sur Twitter étaient, à l'époque, limités à 144 caractères. Cela ne donne pas beaucoup de place pour les nuances ! Cette vaste hyper-simplification de la réalité est liée à la montée du populisme. Nous le voyons dans le populisme de Donald Trump comme dans le terrible vote en faveur du Brexit. Plutôt que de regarder en face la complexité des problèmes, les politiciens se mettent à la remorque de l'opinion publique. C'est ce genre d'hyper-simplification qui alimente les djihadistes de partout.

Même à l'intérieur de l'Église, on bat souvent en retraite face à la complexité. Des slogans remplacent la réflexion, et ceux avec qui nous ne sommes pas d'accord sont traités comme les méchants des dessins animés. La polarisation de l'Église est née d'une réticence à affronter la complexité. Un des mots les plus fréquents dans *Amoris Laetitia* est effectivement « la complexité » : prendre en compte la complexité de la vie des gens.

Dans les universités, nous devrions enseigner aux gens à ne pas avoir peur de la complexité. C'est une forme de résistance à la violence du populisme. Saint Thomas a souvent cité la phrase d'Aristote : « *Anima est quodammodo omnia* », « d'une certaine façon l'âme est tout ». Quand nous étudions un texte, nous nous ouvrons à sa propre épaisseur et consistance. Nous nous confrontons à ses nuances et aux tons subtils de sa signification. C'est une herméneutique de non-violence. Elle exige que nous nous comportions avec justice à l'égard de ceux avec qui nous ne sommes pas d'accord, que nous rapportions leurs points de vue avec précision, et que nous soyons ouverts à ce qu'ils pourraient nous apprendre. Saint Thomas citait (encore) Aristote : « Nous devrions aimer deux types de personnes : celles dont nous partageons les opinions, et celles dont nous rejetons les opinions. Car tous deux étudient afin de trouver la vérité et, en ce sens, tous deux nous offrent leur assistance⁷. »

Nous étudions non seulement des textes mais aussi des visages, et nous apprenons à déchiffrer leurs luttes, leurs peurs et leurs espoirs cachés. Pendant un voyage en Algérie, j'étais en voiture dans le Nord-Sahara avec Jean-Paul Vesco, l'évêque dominicain d'Oran. Les vols avaient été annulés à cause des troubles civils. Nous sommes tombés en plein accrochage entre la foule et l'armée. Finalement, notre voiture s'est trouvée entourée par des gens armés de pierres. Je n'oublierai jamais le visage d'un jeune homme qui se tenait devant nous avec une pierre de la grandeur d'un ballon de foot. Son visage exprimait la colère, mais

⁷ Voir *Sententia super metaphysicam*, XII, 9, 2566, éd. Marietti, Turin, 1971, p. 599. Ailleurs Thomas note que « toute vérité, peu importe qui la dit, vient de l'Esprit Saint » : *Omne verum, a quocumque dicatur, est a Spiritu Sancto* (Summa Theologiae, Ia IIae, q. 109, a. 1, ad 1).

sous la colère on pouvait voir des vagues de peur, et sous la peur je pouvais voir le visage d'un jeune homme doux, de quelqu'un digne d'être aimé. Toutes ces émotions qui déferlaient sur son visage, toute la complexité d'un être humain ! Je me demande s'il a vu les miennes !

Des œuvres bonnes

Je vais mentionner un dernier signe d'espérance, que j'ai rencontré dans ce genre d'endroits difficiles : accomplir de bonnes œuvres, juste pour elles-mêmes.

Quand j'ai visité Bagdad en 2014, avec Brian Pierce OP (de la Province du sud des États-Unis), nous avons rendu visite aux Sœurs de Charité qui s'occupent d'enfants handicapés abandonnés par leurs familles. Je ne peux pas oublier le visage grave de Nora, née sans jambes ni bras, mais qui donne à manger aux plus jeunes enfants avec une cuillère qu'elle tient dans sa bouche. Nous avons aussi éprouvé beaucoup de joie dans la maison tenue par deux vierges consacrées, et qui accueille des femmes de toutes religions abandonnées par leurs familles.

Voici des œuvres bonnes faites pour elles-mêmes, sans arrière-pensée. Saint Paul dit aux Ephésiens : « Nous sommes en effet l'ouvrage de Dieu, ayant été créés dans le Christ Jésus en vue des œuvres bonnes que Dieu a préparées d'avance pour que nous les pratiquions » (Ep 2,10). Chaque jour nous découvrons les œuvres bonnes que Dieu a préparées afin que nous les accomplissions aujourd'hui. Nous en ignorons les conséquences ultimes. Elles ne sont pas faites dans un but utilitaire, mais seulement pour la fin que Dieu leur donnera.

Alors que nous logions au Carmel près d'Homs (Syrie), on nous a conduits au village voisin de Qara. Quand il a été pris par Daesh, la communauté s'est réfugiée dans une vieille tour romaine du monastère. Des amis musulmans leur ont apporté de la nourriture en secret, au péril de leur vie. Quand le village a été libéré de Daesh, les églises chrétiennes en avaient été profanées, et les icônes défigurées. Les corps des chrétiens avaient été déterrés de leurs tombes et dispersés n'importe comment. Quand les chrétiens sont revenus, les musulmans les ont invités dans leur mosquée pour célébrer l'événement, parce qu'ils n'avaient pas de place qui leur appartienne en propre. Une bonne œuvre accomplie parce qu'elle était juste : qui sait le fruit qu'elle portera ?

Dans le camp de concentration d'Auschwitz, Primo Levi a rencontré un Italien appelé Lorenzo, qui lui a donné chaque jour une partie de sa ration de pain. Il a écrit : « Je crois que c'est vraiment grâce à Lorenzo que je suis en vie aujourd'hui. Non pas tant à cause de son

aide matérielle que parce que, par sa présence et sa façon naturelle et simple d'être bon, il m'a constamment rappelé qu'il existe encore un monde en dehors du nôtre. (Un monde où existe) quelque chose ou quelqu'un qui est toujours pur et intègre, ni corrompu ni sauvage... C'était quelque chose de difficile à définir, comme une vague possibilité de bien, mais pour laquelle il valait la peine de survivre. Grâce à Lorenzo, j'ai pu ne pas oublier que j'étais moi-même un homme⁸. »

(Conclusion)

Il est temps de conclure. Il y a bien d'autres signes d'espérance que j'aurais pu évoquer. J'ai été très ému par les chrétiens qui sont restés sur place, alors qu'ils auraient pu fuir leur vie de souffrance en Irak et en Syrie. Ils sont des signes de la présence de Notre Seigneur, qui a dit qu'il serait avec nous jusqu'à la fin des temps. J'aurais pu parler des enfants que nous avons rencontrés dans les villes en ruines et les camps, et qui sont venus à nous en courant lorsqu'ils ont vu nos habits blancs ; ces enfants que les sœurs préparent pour la paix, avec la confiance qu'elle arrivera un jour,

Au lieu de cela, j'ai choisi juste quatre choses qui appartiennent à toute vie chrétienne : la prière, le chant, l'étude et les actes de charité. Ils font autant partie de votre vie à Fribourg que de celle des chrétiens et des autres croyants au Proche-Orient. Pour moi, au cours ces deux dernières années, ce fut une grande bénédiction que mes yeux se soient ouverts là, dans ces lieux de souffrance, à l'espérance dont ces pratiques chrétiennes sont lourdes. Voilà pourquoi nous pouvons éprouver, dans ces déserts humains, une grande joie aussi bien que de la tristesse. Comme Isaïe l'a prophétisé (Is 35,1-2) : « Que le désert exulte et fleurisse ; comme l'asphodèle qu'il se couvre de fleurs, qu'il exulte en cris et chants de joie ! »

Original anglais (novembre 2016).

Traduction française de Gillian Lenoir et Luc Devillers, revue et approuvée par l'auteur.

⁸ « Survival in Auschwitz », *The Tablet*, 21.01.2006.